

CLIGNEMENT D'OEIL ET TREMBLEMENT DE COEUR

André Lavoie

Personne ne pourra reprocher au peintre et cinéaste Julian Schnabel son manque de constance: dans ses films (*Basquiat*, *Before Night Falls*), un créateur bourré de talent et tapissé de défauts connaît un destin tragique dont la conclusion réside dans la mort, souffrante et ostentatoire. Son parcours ne pouvait que croiser celui de Jean-Dominique Bauby, ou du moins son récit bouleversant, *Le Scaphandre et le Papillon*.

Bauby (sublime Mathieu Amalric), que ses amis nommaient affectueusement Jean-Do – même s'il ne méritait pas toujours cette affection... –, roulait sur l'or, et en décapotable, à l'époque où il était rédacteur en chef du magazine *Elle*. En 1995, la success story se transforme en cauchemar: victime d'un accident cérébro-vasculaire, ce père de famille irresponsable et Casanova parisien se retrouve paralysé de la tête aux pieds. Sa vision et son esprit demeurent intacts, il reste capable de cligner d'un oeil... et de continuer à rouspéter, du moins en circuit fermé.

À cause de sa maladie rare, le «locked-in syndrome», le personnel hospitalier s'active autour de lui autant par dévouement que par curiosité, certains y voyant une occasion unique de comprendre ce phénomène, comme cette orthophoniste bienveillante (Marie-Josée Croze, sensible et lumineuse). Elle établira avec Bauby un mode de communication inusité (un

«palmarès» des lettres les plus utilisées, l'homme battant de la paupière à chaque fois qu'une d'entre elles s'insère dans le mot qu'il veut exprimer) qui lui permettra de communiquer avec ses amis, de renouer avec son épouse (Emmanuelle Seigner) et ses trois enfants, d'implorer la présence de sa dernière maîtresse en titre et surtout de dicter, lettre par lettre, le récit de son aventure, à la fois étouffante et libératrice.

Entre ces deux pôles, Julian Schnabel tisse un récit émouvant, d'abord en confinant sa caméra au regard flou et paniqué de Bauby, scrutant le visage de ses interlocuteurs parfois bouleversés par son apparence physique, et qu'on ne découvrira que plus tard. Ensuite, comme la chenille devenant papillon, l'esprit de Bauby se transforme, cultivant une imagination qui finit par s'imbriquer dans ses souvenirs, comme lors de ce curieux et pas très catholique séjour à Lourdes. Dans sa chambre ou dans sa tête surgissent aussi d'autres femmes et quelques figures rassurantes (dont celle du père où, l'espace de deux scènes, Max von Sydow nous chavire).

Tout cela est porté par la voix écorchée mais de plus en plus affirmée d'Amalric, dont chaque intonation révèle la complexité d'un être que cette expérience n'allait pas transformer en saint. C'est ce souci de vérité, au-delà de la virtuosité d'une mise en scène jamais restreinte à un seul point de vue, ni à une seule note mélodramatique, qui fait du *Scaphandre et le Papillon* un vibrant

hommage à la créativité dans l'adversité. Et s'il est vrai que Bauby a trouvé dans l'aventure une noblesse qui lui faisait défaut lorsqu'il n'était pas prisonnier de son corps, Julian Schnabel dresse le portrait complexe d'un homme qui, quoi qu'on en dise, en fut



un jusqu'à son dernier souffle: amoureux des femmes, obsédé par son image, asscifié de reconnaissances, rarement rompu à l'art de la diplomatie. D'où notre sympathie pour ce magnifique voyageur immobile.

Le Scaphandre et le Papillon

Réal.: Julian Schnabel. Scén.: Ronald Harwood, d'après le livre de Jean-Dominique Bauby. Avec Mathieu Amalric, Emmanuelle Seigner, Marie-Josée Croze, Anne Consigny, Max von Sydow. Image: Janusz Kaminski. Mont.: Juliette Weifing. Mus.: Paul Cantelon. France/États-Unis, 2007, 112 min.

LE SCAPHANDRE ET LE PAPPILLON: PUISSANTE ALLÉGORIE

Marc-André Lussier

De *Johnny Got His Gun* de Dalton Trumbo jusqu'à *Mar Adentro* (*La mer intérieure*) d'Alejandro Amenabar, en passant par bon nombre de films tout

totalemtent paralyés, mais parfaitement lucide. Seule sa paupière gauche est encore capable de mouvement: «Jean-Do» doit ainsi apprendre à se servir d'un système que met au point une orthophoniste bienveillante (Marie-Josée Croze), afin de lui permettre de continuer à communiquer avec les autres, même péniblement.

Schnabel met en valeur ce récit introspectif, filmé en grande partie d'un point de vue subjectif, dans lequel Mathieu Amalric, qui offre ici une composition remarquable, utilise souvent une narration en voix hors-champ. Aussi n'est-il pas étonnant que l'œil du peintre Schnabel serve ici admirablement le cinéaste. Lourdemt handi-capé, complètement otage de sa condition, le patient n'a en effet plus que son regard pour survivre. C'est désormais à travers ce champ de vision restreint que passe toute stimulation, y compris celle de l'imaginaire.

Car au-delà de la volonté de faire écho à une vie qui bascule dans une autre réalité du jour au lendemain, *Le Scaphandre et le Papillon* peut aussi être vu comme une allégorie sur la création. À cet égard, il y a ici parfaite continuité. Les deux films précédents de Schnabel ne décrivaient-ils pas aussi les destins brisés de deux artistes? Dans son nouveau film, le peintre-cinéaste s'attarde ainsi à décrire l'obstination d'un homme qui se trouve une nouvelle raison de vivre en se lançant dans la rédaction de son livre, quitte à en dicter chaque lettre d'un battement de paupière. Schnabel

aura tôt fait de traduire en images l'ébullition intérieure du protagoniste, tirant de cette histoire dramatique un film incroyablement vivant et lumineux.

Magnifiquement appuyé par une distribution de haut vol (retenons en outre ces moments magnifiques avec Max von Sydow), Mathieu Amalric est saisissant. Sa performance est parfaitement en phase avec la vision d'un cinéaste dont la démarche est entièrement consacrée à l'expression créatrice.

*** 1/2
LE SCAPHANDRE ET LE PAPPILLON

Drame biographique réalisé par Julian Schnabel.
Avec Mathieu Amalric, Marie-Josée Croze, Emmanuelle Seigner, Anne Consigny. 1h51.



Le scaphandre et le papillon

La vie et rien d'autre

Normand Provencher

Jean-Dominique Bauby vivait l'insouciance d'une vie bien remplie. Ce père de deux jeunes enfants, rédacteur en chef du magazine français *Elle*, avait tout pour lui. Jusqu'à ce jour fatidique de décembre 1995 alors que son existence a basculé à jamais.

Un accident vasculaire cérébral, à l'âge de 43 ans, le laisse paralysé, enfermé à l'intérieur de lui-même, victime de ce que la médecine a baptisé le «locked-in syndrome». Bauby comprend tout, entend tout, se souvient de tout, mais ne peut s'exprimer. Seule sa paupière gauche est capable de mouvement.

C'est grâce à cette dernière fenêtre sur le monde que le journaliste a réussi, grâce à un alphabét spécialisé mis au point par un orthophoniste, à livrer le témoignage de son état d'emmuré vivant. Un battement de paupière pour dire oui, deux pour dire non. Lettre par lettre, il livrera un émouvant carnet de voyage immobile. Son corps devenu scaphandrier ne peut rien contre son imagination papillonnante.

Le roman *Le scaphandre et le papillon*, paru en 1997, quelques jours après sa mort, n'avait rien de prime abord pour faire un film. On pouvait tout redouter. Or, le réalisateur Julian Schnabel (*Before Night Falls*) a

relevé le défi haut la main. Le jury du Festival de Cannes l'a récompensé du Prix de la mise en scène, en mai dernier, pour avoir adapté avec autant de brio cette histoire touchante, en collaboration avec le scénariste oscarisé du Pianiste, Ronald Harwood.

Mathieu Amalric (vu cet automne dans *Michou d'Auber*) campe le personnage de Bauby, baptisé affectueusement Jean-Do. Un rôle exigeant, dans la mesure où l'essentiel de l'action passe par sa voix hors-champ, expression purement orale de ses émotions. Il commente ce qui se passe autour de lui, dans sa chambre d'hôpital de Berck. Malgré son état, le ton donne souvent dans l'humour et le cynisme.

Son entourage est presque entièrement féminin. Il y a son ex-femme (Emmanuelle Seigner), sa maîtresse (Marina Hands), l'orthophoniste qui lui sert de lien avec le monde (Marie-Josée Croze), une infirmière (Anne Consigny).

Des amis viennent lui rendre visite, ne savent trop comment se comporter avec lui. À l'autre bout du fil, son vieux père (émouvant Max von Sydow) souffre pour lui. «Tu es prisonnier de ton corps, moi de mon appartement.»

Le film ne se limite pas aux réflexions d'un homme cloué sur son lit d'hôpital. L'imagination de Bauby voyage



à gré de ses souvenirs (un voyage à Lourdes) et aussi de ses regrets. Il a fallu cette tragédie pour lui faire comprendre que le bonheur se cachait dans tous ces petits moments qu'il n'a pas su saisir.

«Étais-je aveugle et sourd ou bien fallait-il nécessairement la lumière d'un malheur pour éclairer un homme sous

son vrai jour? (...) Aujourd'hui, il me semble que toute mon existence n'aura été qu'un enchaînement de menus ratages. Une course dont on connaît le résultat, mais où on est incapable de toucher le gagnant.»

Le rythme du film est teinté d'une trame sonore hétéroclite, allant de Nelson Riddle à Tom Waits, en passant par U2, Lolita, Nino Rotta, la musique des 400 coups, sans oublier

le classique de Charles Trenet. La mer, qui ouvre et ferme le film.

«Et d'une chanson d'amour!» «La mer»/«A berçé mon cœur pour la vie».

Malgré la gravité de son sujet, *Le scaphandre et le papillon* est un film qui la fait aimer, cette vie.

* * * * *

Le scaphandre et le papillon.

Genre: drame. Réalisateur : Julian Schnabel. Acteurs : Mathieu Amalric, Emmanuelle Seigner, Marie-Josée Croze, Anne Consigny, Jean-Pierre Cassel et Max Von Sydow. Classement : Général. Durée : 1 h 52.

On aime : la mise en scène imaginative, le jeu de Mathieu Amalric, les réflexions sur la vie, la trame sonore.

On n'aime pas : l'épisode de l'avion.

L'impensable combat de Jean-Dominique Bauby contre la paralysie

Le scaphandre et le papillon

En 1995, un accident vasculaire plonge Jean-Dominique Bauby, journaliste, dans le coma. À son réveil, il ne peut plus bouger, parler ni même respirer sans assistance. Seul un oeil bouge. Cet oeil, devient son lien avec le monde.

Pragmatique, le toubib énonce le diagnostic: «On peut prolonger la vie...» Et lui de répondre dans ses pensées, parce qu'il ne peut plus être entendu: «Ca, c'est la vie?»

Rédacteur en chef du magazine *Elle*, Jean-Dominique Bauby est victime d'une attaque qui au sortir de trois semaines de coma le laisse paralysé de la tête aux pieds. Il voit et il entend le monde extérieur, mais pour communiquer avec les autres, il ne lui reste plus que le battement d'une paupière. Il clignera une fois pour dire « oui », deux pour « non ». A force de courage, de volonté et de travail, de sa part et du corps médical qui s'est attaché à lui, il parviendra à dicter un roman. Un témoignage bouleversant qui sera un énorme succès de librairie, peu avant qu'il ne décède.

Steven Spielberg avait acheté les droits. Il n'a pu aller au bout de ses intentions d'en faire un film. Mais son compatriote Julian Schnabel, auteur notamment d'une *vie* de Basquiat, se retrouve à la mise en scène, très subtile et inventive, d'une production française portée par Claude Berri.

